

3^e Année N^o 28-29

SEPT-OCT. 1954



BREIZ SANTEL

20 Frs.

BREIZ SANTEL

Bulletin Mensuel du

MOUVEMENT pour la PROTECTION des MONUMENTS RELIGIEUX BRETONS

(Association sous le régime de la Loi du 1^{er} Juillet 1901.

Siège social : Hôtel de Ville de Vannes).

Correspondance : G. Verdeau, Arradon (Morbihan)

Finistère : R. Le Roy, 11 bis. rue Richard, Rosporden.

Loire-Inférieure : Mlle Marot, Galerie d'Art, rue Lafayette, Nantes.

Côtes-du-Nord : Michel Le Chapelier, 7, rue Brizeux, Saint-Brieuc.

Le N^o : 15 frs.

Abonnement : 6 mois 55 frs. — 1 an 100 frs.

(M. de Beaufond : Mouvement pour la Protection
des Monuments Religieux Bretons,) Vannes. C. C. P. Nantes 1536-85.

*« Ayez au moins pitié
de nos vieux saints bretons,
qui ont consolé nos pères
dans leur dure existence »*

Comment nous aider, comment adhérer au mouvement.

— Aux membres *actifs* il n'est demandé aucune cotisation. Ils offrent un concours bénévole.

Les membres *honoraires* ne nous aident que de leurs fonds. En nous donnant 1.000 frs, ils apportent à l'œuvre, en même temps qu'une réelle marque de sympathie, un secours efficace.

Les membres *associés* ne versent que 50 frs. mais ils ne condamnent pas leur porte après, et promettent de nous aider ensuite activement.

N. B. Les cotisations et les dons peuvent être versés en nature, notamment en matériaux de construction, produits d'entretien (peinture, mastic), outils, etc. A tous, merci.

Couverture : H. Rosot ; Martyrè de sainte Appoline, Chapelle N.-D. de la Houssaye, Pontivy.

Mellac

Mellac, entre Quimperlé et Bannalec. Où donc se trouve Mellac, que je n'en vois rien ? Presque aux portes de la Quimperlé moderne, en somme, ne serait-ce donc que cet égrenage de maisons neuves, traversé par la route ? Où est alors le cimetière ?

Car, Mellac, ce nom évoque seulement pour moi ce soldat inconnu du roi, (« le meilleur qu'il eût », pourtant, celui-ci), qui, décédant je ne sais où, voulut être enterré chez lui, jadis, dans des conditions qui émurent le peuple : seule c'est une humble chanson qui en garde souvenir. Son nom n'a pas été gardé, le poète anonyme ne le connaissait pas. Mais blessé ou malade au loin, il soupirait qu'il ne croyait pas mourir pour de bon. (« *Grédan get é farvein erhat* »), s'il ne mourait dans la maison de son père et n'était enterré entre son oncle et sa tante, au bourg de Mellac. Et voilà qu'entre Mellac et Quimper un chêne transplanté naguère (par le pauvre soldat sans doute), vit ses feuilles se flétrir : *En dél ani a zo goenvet*. On comprit l'intersigne : le soldat du roi était mort. Où, encore une fois ? On ne le dit pas ; mais il fut enterré à Mellac, et, au cimetière, des soldats lâchèrent chacun trois coups de fusil, « pour honorer le soldat du roi ».

Où diable peut être ce cimetière, puisque je ne vois ni bourg ni rien ? D'ailleurs, ce n'est guère la peine d'y aller, personne n'y a rien signalé jamais.

Mais quelle est cette pointe de tour cornouaillaise, dentelée, qui dépasse la butte au bout de ce chemin vicinal ? Elle n'a pas l'air d'être très ancienne. Par acquit de conscience, allons voir quand même.

Et une fois de plus, comme j'aurais dû m'y attendre puisque je suis en Cornouaille, dans cette Cornouaille artistique si variée que chaque visite que j'y fais est une découverte, une fois de plus je me suis trouvé surpris, vivement ému.

Comment peut-on n'avoir jamais rien dit du calvaire de Mellac ? Faut-il vraiment ne rien y connaître, pour l'avoir vu sans le remarquer ! C'est tout ce qu'il y a de beau à voir

ici, pourtant, puisque l'église a été refaite, probablement par Louis Le Naour, (car la tour est trop aiguë, trop raide). Mais, si c'est peu de chose, comment n'a-t-on jamais dit à personne qu'il vaut, ce calvaire, et bien au delà, les quelques centaines de mètres de détour à faire ?

Ayant heureusement échappé aux destructions d'octobre 1793, c'est un des plus émouvants que je connaisse, par son âge, (je le crois antérieur à 1500, à en juger par quelques indices clairs), et surtout par sa valeur artistique faite d'intelligence partout, de pathétique dans le dessin, de perfection dans le travail de sculpture. Il n'est pas tout-à-fait d'un type unique, plusieurs éléments s'en retrouvent ailleurs. Sa table d'offrande élevée, son socle à arêtes abattues, l'apparentent étroitement à celui de Brasparts ; sa haute allure lancée à Plourac'h : ses trois croix sur deux plans différents à Quilinen, ainsi que sa Résurrection au dos de la Crucifixion, son saint Michel sur le fût, (et c'est ici le signe certain qui fait penser au temps de Louis XI), à Saint-Philibert-de-Moëlan, Trégouréz, Laz, Saint-Hernin, Motreff ; ses apôtres portant leur évangile dans un filet, à celui-ci ou celui-là, à nouveau, des calvaires que j'ai déjà nommés ; — mais sa Notre-Dame de Pitié n'est à peu près qu'à lui. Si elle se retrouve à Quilinen, c'est ici qu'elle est la mieux faite, donc je pense pouvoir dire que c'est ici qu'elle est la première ; car les artistes n'aiment pas beaucoup se répéter.

La Vierge ici, n'est pas assise, et je ne crois pas que ce thème ait été signalé dans la sculpture française, où il est probable pourtant qu'il a existé. On pourrait appeler ce thème, la Descente de Croix. La Vierge vient de recevoir le corps de son Fils, elle le tient, elle l'étreint, elle le soutient comme elle peut. Elle a peine à retenir ce cadavre trop grand pour elle, maigre, encombrant, et profondément émouvant quand nous y pensons. Il faut qu'elle le serre contre elle une fois encore, qu'elle l'étreigne, pourtant. Mais la tête pend inerte, jamais plus elle ne se redressera, même à l'appel de sa Mère. Celle-ci, se jetant de tout son poids en arrière, avance une jambe cependant. Pour l'aider, Jean et Madeleine s'empressent de saisir chacun un bras du Mort, c'est tout ce qu'ils peuvent. Scène mouvementée, bouleversante, dont le

pathétique, l'intelligence, l'intention évidente plus que le style, (nous ne sommes plus aux temps romans), dont tous les caractères indiquent le lucide Moyen Age en train de finir.

Tout est intelligence dominante. Il savait ce qu'il faisait, l'imagier. La banderole officielle déroulée au-dessus du Supplément et allant d'une patte à l'autre de la croix, (potencée ou perronnée, je ne sais plus) ; les anges recueillant le Précieux Sang des mains dans des calices, ça n'a été pour le statuaire que des artifices pour réaliser une fouille hardie de la pierre cassante, le véritable ajourage d'un bloc de granit, — que dis-je ? de la tête d'un bloc. Car la croix principale est monolithe, depuis le socle jusqu'au faite. Elle porte deux consoles pour recevoir Marie et Jean, statues rapportées, mais tout le reste est taillé dans la masse. Et non pas dans le kersanton fin, qui devait appartenir aux statuaires de Landerneau, mais dans le gros granit. C'est dans un seul bloc, long de plusieurs pieds, dans un bloc de granit à gros grain qu'a été, qu'ont été taillés cette croix et sa banderole, ce Crucifié, ces Anges-au-Précieux-Sang, ces autres Anges-consoles, et au dos ce Christ presque nu, (la Résurrection évidemment), montrant Ses plaies, (*vide Thomas, vide latus...*), ramenant pudiquement de la main droite un pan de son linceul et retenant sur son épaule un autre pan, de Sa main trouée. Comme à Quiliné, il est un peu tourné vers la droite, pour une raison que je ne m'explique pas. Au-dessous de Lui, toujours au revers de la croix, toujours pris dans la même masse, saint Michel, coiffé à la soldate, transperce de son large glaive le démon quadrumane, qui, jusque de sa queue prenante, s'agrippe au fût de pierre. Il est du même bloc, lui aussi, le démon ; il y était en puissance bien avant le Christ, depuis les temps géologiques du granit écrasé ou coulant ; un statuaire de Quimper l'a dégagé, les a dégagés, l'un et l'autre. Devant cette œuvre, comment osera-t-on nous parler encore du « granit, pierre rétive » ? Belle rengaine, pour ceux qui à la Bretagne ne connaissent rien. Ici, les larrons eux-mêmes, Dysmas et Gysmas, tordus sur leur chevalet en tau, sont traités avec un soin qui ne nous fait grâce ni de la courte culotte, ni des torons effilochés des liens qui les meurtrissent.

Chef-d'œuvre certainement de la statuaire bretonne, plus

que d'autres pièces dans le kersanton trop facile. D'ailleurs, quel est donc le calvaire en kersanton que je trouverais à lui égaler ? A première vue je ne vois pas... Et dire que rien ne nous indique à quel maître inconnu, à quel nom de grand sculpteur oublié, à quelle mémoire disparue rendre hommage pour cette si belle œuvre, qui a été sans doute plus appréciée de ceux d'autrefois, maintenant accumulés sous cette terre tout autour, (car le voilà, le vieux cimetière du soldat du roi), que des indifférents et ignorants que nous sommes aujourd'hui, qui ne venons ici que par hasard.

YVES LE DIBERDER,

(Extrait de EN JOLIE CORNOUAILLE. *Inédit*).

Un vieux « mistère » breton :

Sainte Tryphine et le roi Arthur

Ce drame, intitulé Sainte Tryphine et le Roi Arthur, n'est pourtant guère plus intéressant que les quarante autres que l'on a recueillis en Bretagne, soit au point de vue littéraire, soit comme importance historique ; mais s'il fut le plus répandu et le plus acclamé, s'il eut un énorme retentissement, ce fut sans doute « parce que jusque là on avait peint que la passion âpre, dure, rustique et fauve, où les sentiments tendres n'apparaissaient que par accident, tandis que dans celui-ci, dans cette émouvante fiction, se révélait pour la première fois une âme féminine, l'âme d'une jeune fille d'Hibernie, idéalité charmante, qui subit sans se plaindre toutes les hontes, toutes les terreurs, tous les opprobes, et qui jusqu'au bout, malgré tout, reste, résignée, innocente et pure. »

On se figure difficilement aujourd'hui quel fut le prodigieux succès de cette représentation scénique, qui durait deux journées entières, dont on s'entretenait avec fièvre dans toutes les fermes du pays, qui mettait en branle, faisait pleurer et trembler des foules considérables.....

Il y a longtemps, très longtemps, un roi nommé Arthur, vivait au château de la Boissière, à proximité de Lanmeur (Finistère). Il avait pour épouse Dame Tryphine, princesse

d'Hibernie, « femme sainte s'il en fut sur terre, se pliant à toute chose avec humilité, et dont toutes les actions étaient inspirées par la charité. « Kervoura, son frère était au contraire « un homme au cœur plus noir qu'une nuit d'hiver, qui avait pris Satan pour son ange gardien, et qui haïssait sa sœur ». Le jour où celle-ci mit au monde un fils, il arracha par ruse le pauvre petit de son berceau, et le fit partir avec une nourrice en Angleterre. Tryphine croit que son enfant est mort. Il n'en était rien, et même, Dieu veillait sur lui d'une façon toute particulière, car, pendant « qu'il voguait sur la grande mer », le bateau qui le portait, après avoir été attaqué par les pirates, vint s'échouer à Saint-Malo, où l'Evêque, miraculeusement averti pendant son sommeil par un message céleste, s'empressa de recueillir le gentil naufragé.

Cependant, Kervoura poursuit ses noirs desseins : « Ce que je vais commettre est épouvantable, dit-il ; il le faut pourtant ; il faut que je rompe avec ma conscience pour m'avancer dans le chemin de la cruauté. » Et il accuse cyniquement sa sœur d'avoir elle-même tué son enfant. Le roi Arthur se laisse influencer par cette ignoble calomnie, et condamne son épouse à mort. Mais celle-ci, prévenue à temps, s'échappe à la faveur d'un déguisement de mendicante : « Adieu, s'écrie-t-elle, au palais de mon époux ; adieu à mon crucifix d'or, qui recevait mes confidences de joie ; désormais les croix de pierre des carrefours seront baignées de mes larmes ». Puis, elle s'enfuit jusqu'à Orléans, où, cachant à tous son nom et son rang, elle devient gardienne de pourceaux, au service de la duchesse de cette ville.

Convaincu trop tard de la fausseté des accusations du traître, le roi recherche pendant longtemps, pendant six ans, la malheureuse victime. Quand il l'a trouvée, il la ramène à château. Alors, Kervoura, toujours torturé par la rancune, par la haine, combine contre sa sœur une nouvelle machination plus odieuse que la première, et la reine innocente est pour la deuxième fois condamnée à mort. Le moment suprême est arrivé : Tryphine est conduite sur la place publique.

Là, sa douleur éclate et se traduit en termes vraiment poignants, d'une rare éloquence :

« Seigneur des étoiles, gémît-elle, serai-je donc la seule à ne pouvoir obtenir pitié ? Vous êtes plein de tendresse pour toute la nature, tout l'univers vous doit sa conservation. Le poisson dans la grande mer, le ver dans sa maison de terre, crient votre nom ; à chaque créature, vous donnez sa part d'allégresse, et à moi vous ne donnez que tourments. O Christ, je n'ai point péché ; vous êtes bon, et je suis punie. M'abandonnerez-vous ? Pardon, pardon, mon Sauveur, c'est ma souffrance qui s'exprime ainsi et qui accuse, mais ce n'est point ma volonté ».

Puis, apercevant des jeunes filles dans la foule, elle leur tend les bras : « Adieu, heureuses jeunes filles, dans votre joie de vivre, n'oubliez pas Tryphine. Adieu à tous ceux qui sont ici. Il en est un, il en est un surtout, à qui je dis trois fois adieu ; je l'attendrai dans le ciel ».

Elle n'ose pas, comme on le voit, nommer son époux, cet époux lâche, dévoré de jalousie, qui n'a pas rougi de venir assister à son supplice. A la fin pourtant, étreinte par l'angoisse, le regardant en face, elle s'adresse directement à lui : « Je meurs sans colère, parce que c'est vous qui me faites mourir ; je meurs sans regrets, parce que vous ne m'aimez plus ».

Soumise et résignée, elle pose alors la tête sur le billot, et va recevoir le coup fatal, lorsque subitement, sur la place, une vive rumeur se fait entendre : c'est l'Evêque de Saint-Malo qui accourt, accompagné d'un beau jeune homme. Cet adolescent, on le devine, n'est autre que le fils de Tryphine. Il marche droit vers le calomniateur, le provoque en combat singulier, lui perce le cœur de sa dague, puis le pied fièrement appuyé sur son cadavre, proclame aux applaudissements de la multitude l'innocence de la pauvre femme persécutée en poussant ce cri de triomphe : « Arthur, ô mon roi, mon père, celui-ci était un félon, un traître ; et moi je suis ton fils, et ma mère est une sainte ».

A partir de ce moment, le manoir de Lanmeur devint un séjour heureux, tout embaumé d'affection et de paix.

La reine construisit près de sa demeure, à l'endroit même où elle avait failli avoir la tête tranchée, une superbe église, et elle alla si souvent s'y agenouiller que le peuple en l'y

voyant sans cesse, prit l'habitude d'appeler ce sanctuaire : Ilis Ker en Intron, ce qui signifie littéralement l'Eglise du Lieu de la Dame.

Abbé A. MILLON,

dans : *Les Grandes Madones Bretonnes, Rennes, 1922*
(*Notre-Dame de Kernitron*).

Concours d'affiches de Breiz-Santél

Le Jury de Breiz-Santél s'est réuni au mois d'Août. Compte tenu des avis recueillis dans le public au cours des différentes expositions, et de la valeur des maquettes, il a établi le classement suivant :

Le 1^{er} prix, de 10.000 fr., est décerné à M. Fr. Corre, de Landerneau.

Cinq mentions sont ensuite attribuées à :

1^o M. Albert Hamet, de Quimper.

2^o ex-æquo, MM. Guillou et Decker, de Vannes.

3^o Mlle Jacqueline Feillet, de Quimper.

4^o Mme Osterrath, de Lézardrieux ;

Ainsi qu'une mention spéciale pour la jeune Christiane Dussoul, de Garches (S.-et-O.), âgée de 11 ans, dont la maquette témoigne de réelles dispositions. Les maquettes seront renvoyées aux concurrents qui en feront la demande. (Prière de joindre 80 frs. pour frais de port et d'emballage).

Nous remercions encore une fois tous ceux qui ont contribué au succès de nos expositions d'affiches, les concurrents, le Docteur Le Thomas, auquel nous devons les photographies exposées avec les maquettes, MM. les Directeurs des Magasins Decré, à Nantes, du Musée de Vannes, du Musée Breton de Dinard, de la Galerie Saluden, à Quimper, de l'Agence Ouest-France à Saint-Brieuc, des Magasins Modernes, à Rennes, M. le Maire de Vitré, qui ont « hébergé » nos expositions, comme les personnes et les entreprises qui ont bien voulu offrir des prix pour les concurrents primés par les votes du public, sans oublier les personnes qui se sont offertes pour tenir le stand Breiz Santél dans chaque ville.

La Chapelle de Langroez, en Plumergat (Mhan)

Certes, il faut un hasard quand de Pluvigner on arrive à Sainte-Anne d'Auray, pour que l'œil soit retenu à gauche par le clocher de Langroez. Mais si par chance on entrevoit sa fléchette à jour derrière les toits du hameau, comme tant de fois dans nos coins perdus de Bretagne, le charme des fleurons Renaissance opère. Et le petit chemin s'enfonce près d'une chaumière....

Quand je l'ai pris, le soleil de Juillet brûlait (enfin) l'aire cabossée derrière la ferme, et la réverbération sur le mur de la chapelle faisait baisser le regard.

Une porte latérale s'ouvre, la grande donnant, de l'autre côté des aubépines, dans un pré. Une petite porte qui branle un peu, comme dans toutes les chapelles, mais surmontée d'armoiries intactes, ce qui est moins fréquent.

Il suffit de dénouer le fil de fer qui la retient pour entrer dans le sanctuaire dont la fraîcheur humide se devine.

Hélas ! derrière le seuil, un cadavre ailé se décompose, tarses raidis. Et dans le clair, à peine obscur, de l'intérieur, une âcre moiteur flotte, montant du sol verdi et des fientes qui le jonchent, tombant des faitages crevés dont les lattes et des ardoises disjointes étreignent des lambeaux de ciel entre leurs griffes, comme pour en filtrer désespérément toute la chaude lumière et ne laisse passer que les pluies d'hier et de demain.

Sur les murs sombres, de grandes comètes blanches : du guano. Les mêmes étoilent le sol, mêlées à d'innombrables petites boules d'un moisi bleuâtre, pelotes d'os, de poils et de plumes régurgitées par les hiboux.

La baie du chevet de la chapelle n'a cette fois pas été murée au XVII^e siècle pour l'installation du grand rétable d'autel. Celui-ci a été élevé au milieu de l'ancien chœur, laissant derrière une petite sacristie où l'on peut contempler son revers et l'agencement des bois.

Apparemment, ils sont plus solides de ce côté que vers

l'autel, où émergent sur un chaos de planches spongieuses de grands saints naïfs de cette naïveté si totalement involontaire, si inconsciente, que ne retrouveront jamais les imitateurs modernes. D'autres, plus petits (on pourrait dire plus maniables, tant sont grands les risques de pillage) dominent la sacristie où traîne, non loin d'une statuette récente, un fragment d'une publication jaciste, preuve que cet abandon n'est peut-être pas si ancien....

Un regard au toit, de l'extérieur, montre surtout un enfoncement brutal au dessus de l'autel, comme la trace d'un coup de poing. Mais de multiples blessures apparaissent partout, du faitage jusqu'au bas du toit dont les rares ardoises ombrent en dent de scie la corniche. Curieuse corniche de belle pierre, aux sculptures étonnamment nettes, où se déroule une scène de chasse à courre, agrémentée de figurants supplémentaires, comme le sonneur de binioù ou l'éléphant.

Déjà mutilé, le clocher, lanterne fleurie surmontée d'une petite flèche, se renverse un peu vers l'arrière et de côté, comme levant un regard vers le ciel....

La chapelle de Langroez en Plumergat n'est pas la plus belle du pays, ni la plus abîmée. Elle ne se distingue pas des centaines de ses sœurs dont se poursuit l'agonie. Elle ne se distinguera plus bientôt, peut-être, de toutes celles qui s'effacent au détour de nos chemins et dont il faut chercher la trace dans le souvenir des « anciens », puis dans des archives mortes.

Elle est simplement un exemple.

Un triste exemple aujourd'hui ; un exemple encourageant demain peut-être, pourvu que l'on puisse y consacrer vingt fois la somme qui aurait suffi hier à la préserver.

Elle est ce que laisse être en tant d'endroits une désaffection d'autant plus inquiétante qu'elle n'est elle-même, malgré sa généralisation, qu'un symptôme.

Symptôme d'un mal tentaculaire qu'il faudra surmonter, d'une envahissante marée de matérialisme, dont le flot monte, comme monte l'humidité corrosive derrière les portes toujours fermées de nos chapelles.

G. V.

A propos des roues de fortune

A la suite de l'article de M. Le Bars sur les Roues à Carillon, paru dans notre numéro d'Août, M. Roger Grand a bien voulu nous communiquer la note suivante, dont la rédaction date, nous a-t-il dit, d'une trentaine d'année.

Dans un compte-rendu (*Annales de Bretagne*, 1924) du livre de M. Geistdorfer. « *La roue de Saint Tupédu, miracle* » (Paris, Ed. de l'Hippocampe, gravures sur bois de Raymond Thuillière) G. Dottin écrivait :

« Les roues de fortune en Bretagne nous ont été décrites par Luzel (*Rev. Arch.* 1884, IV, p. 143-5).

On les faisait tourner au moyen d'une corde qui descendait à portée de la main, et on payait chaque fois 2 sous pour le petit saint de la roue, « *Santig ar Rod* ». Tel était l'usage à la chapelle de Comfort, en Berhet (C.-du-N.). Selon l'endroit où s'arrêtait la roue, le présage était favorable ou défavorable, comme à la loterie. A Comfort, en Meillars, on fait tourner la roue pour les enfants qui tardent à parler. Celle de Pouldavid, près de Douarnenez, n'existe plus : elle n'avait plus d'autre usage que de carillonner aux jours de fête. D'après Tristan Corbière, dans l'arrondissement de Morlaix, peut-être à Saint-Thégonnec, il y aurait eu une roue de fortune que l'on faisait tourner une fois par an pendant la grand-messe et dont la corde passait par la main de granit d'une statue de Saint Tupédu, dont le nom signifie « d'un côté ou de l'autre » (1). On a signalé encore des roues-carillons à Laniscat, Magoar, Locarn, N.-D. du Riollon.

Ces roues étaient sans doute nombreuses au Moyen-Age dans les églises. Deux textes, l'un du XII^e siècle, relatif à l'église de Fécamp, et un autre à l'Angleterre, décrivent 2 roues de ce genre. Du Cange (*v^o rota*) pense que cette roue (*rota cum tintinnabulis*) servait à indiquer l'élévation de la messe, comme le fait maintenant la sonnette de l'enfant de

(1) Ce sobriquet était appliqué à Saint-Yves, dit « Saint Yves de vérité », auquel on venait demander, pour un malade grave et souffrant depuis longtemps, soit la guérison, soit la délivrance de ses douleurs par une sainte mort ; en somme, une solution à une pénible condition trop prolongée : la grâce d'en finir « d'un côté ou de l'autre ».

(R. G.)

chœur. Grimm (*Deutsche Mythologie*, 4^e Ed. p. 722-4) cite des exemples de l'expression *rota fortunæ* tant chez les écrivains de l'Antiquité que chez les auteurs du Moyen-Age. Un des manuscrits du « Roman de Renart » représente Renart au sommet de la roue de fortune, symbole des vicissitudes humaines. En 1770, un mandement de l'Evêque d'Arras supprimait la fête de Gayant, et mentionnait parmi les raisons qu'il donnait de sa décision que la procession comportait une grande roue, appelée *roue de fortune* sur laquelle étaient représentés « plusieurs personnages entre lesquels en est un dont l'habillement pourrait être celui d'un ecclésiastique. » M. Hervé du Halgouët (*Revue de Bretagne*, T. XLI, 1909, v. p. 73, reproduction de la belle roue-carillon de la cathédrale de Tolède) a fait remarquer que le nom ordinaire de ces roues, dites de fortune, est en Bretagne, comme en Sicile et en Espagne, soit la « roue », le « rouet », soit le « carillon ». Les cloches ne furent dans leur origine, écrit Ulysse Chevalier dans son *Guide d'Archéologie Sacrée*, que des sonnettes qui se plaçaient autour d'un cercle de bois à la porte de l'église.

Toute la question est de savoir si les usages superstitieux de la roue de fortune sont un héritage du paganisme, ou si, au contraire, la superstition ne s'est pas attachée peu à peu à cet objet d'usage courant. M. Gaidoz penche pour la première explication, et regarde les roues de fortune, ainsi que les roues de loterie, comme des instruments de divination dont le sens symbolique se serait perdu. Il est probable que si des pratiques superstitieuses se sont attachées aux carillons rustiques, c'est à cause de leur forme de roue, qui rappelait celle des jeux de hasard ».

Dans le Morbihan, il y a une roue à carillon à la chapelle Saint-Nicolas de Priziac. Sur les fresques du XVI^e siècle, en mauvais état, de la chapelle de Cran, en Treffléan, est représentée une roue à laquelle sont attachés des personnages dont les uns apparaissent quand les autres disparaissent : *regnatus*, *regnans*, *regnaturus* : celui qui a régné, et qui disparaît, à gauche ; celui qui règne, au sommet de la roue ; celui qui va régner, et qui apparaît, à droite.

R. G.

Y a-t-il un style breton ?

Y a-t-il un style et y a-t-il un art breton ?

A cette question le touriste, l'amateur de bibelots et de mobilier, le profane en archéologie, que ne gêne aucun amour propre provincial ni aucune réminiscence livresque, répond immédiatement, sans hésiter : « Certainement, il y a un style et un art bretons : il y a les meubles, les broderies et les costumes ; il y a les clochers, les chapelles, les calvaires, les ossuaires et les fontaines ; il y a les vieux saints, les vieux puits, les vieilles chaumières et les vieux manoirs ». Et, pour résumer l'impression que lui produit la vue d'une de ces choses, sa phrase habituelle : « Comme c'est bien breton », chacun de nous l'a maintes fois entendue.

Si, au contraire, l'on avait interrogé, voici peu d'années encore, un archéologue étranger à la Bretagne, on eut obtenu cette réponse : » Un art breton ? Un style breton ? Une école bretonne ? Non pas. Ce que vous croyez proprement breton n'est qu'entêtement, maladresse et grossièreté : grossièreté de la matière, maladresse du travailleur, éloigné des grands foyers de l'art, peu au courant des mouvements qu'il rénovent, entêtement dans l'imitation de formes partout ailleurs surannées ».

Il faut dire que l'étude des influences qui se sont exercées sur l'art et l'architecture de la Bretagne est encore presque entièrement à faire. Les travaux locaux de synthèse manquent ; j'entends ceux que n'entachent pas les exagérations ridicules d'une celtomanie démodée, genre La Tour d'Auvergne, qui a régné pendant une partie du XIX^e siècle et qui a trop souvent rendus suspects au-dehors les conclusions des écrivains bretons.

Quant aux archéologues qui ont établi la classification des monuments français, ils ont dû, dans cette œuvre de généralisation, négliger les détails et les exceptions, préoccupés avant tout de débrouiller le chaos, de mettre de l'ordre dans les idées, au début d'une science qui date au plus de trois quarts de siècle. Les cadres créés par Guichérat, d'après les caractères de certains monuments-types choisis comme représentatifs de chaque région, et qui sont encore adoptés, pour plus de clarté, faute de mieux, avaient quelque chose

d'un peu arbitraire. Ils craquent de toute part aujourd'hui : une observation mieux informée, en possession de moyens puissants d'investigation, en a entrepris la révision et le contrôle jusque dans les petites églises rurales, témoins beaucoup plus sincères que les grandes cathédrales ou les riches abbatiales.

On admet de plus en plus que le système de voûtement ne peut pas être considéré comme le critérium unique de la classification, des églises, dont les éléments doivent être cherchés aussi dans le plan, les procédés de construction et la décoration.

Mais jusqu'ici, s'en tenant à ce critérium, on avait considéré que la Bretagne, dont les monuments ne sont généralement pas voûtés de pierre, devait être rattachée à l'école de Normandie, qu'elle aurait prolongée jusqu'aux rives de l'Océan. Il n'y aurait donc pas eu de style breton, encore moins d'école bretonne : tout au plus, à la Renaissance, une prédominance particulière de certains éléments accessoires et un prolongement jusqu'au XVIII^e siècle de procédés de cette époque.

De l'affirmation instinctive du touriste-amateur ou de cette négation motivée de l'archéologue classique, relativement à l'originalité de l'art breton, que choisir ?

Comme presque toutes les opinions extrêmes, ni l'une ni l'autre ne nous satisfait entièrement. Chacune comporte sa part de vérité et d'erreur. et nous chercherons la réalité entre les deux.

Roger GRAND.
(à suivre)

La Vie du Mouvement

Nouveaux Membres :

Membres honoraires

Le docteur Allaire, Saint-Nazaire (Renouvellement).

Le docteur Paul Cantonnet, Paris.

Mme Paul Cantonnet, Paris.

M. Dumont, Rennes.

Commandant de Lantivy, Vannes (Renouvellement).

Ad Dominum cum tribularer clamavi.....

Tréma en Eutru Doué em es ém zrebilleu
Sañet mem boéh distér ; prézet' des em cheleu.

Mon Doué, goarantet mé a zoh er fal deadeu
E zistill er geuiér ; treisus é ou houzeu.

Péh vad e dennet-hui enta, tead velimus
Ag hou koal gonzereh ken vil, ken donjérus ?

Haval é hou konzeu doh er bireu flemmus,
El er gleu ag en tan é mant eùé loskus.

Siouah ! ré bél é pad men divroédigeh
Emesk en tud divat, dehé kaloneu séh.

E toéh en dud lorbour a uerso é viñan,
De bep kours ag en dé é huanñad me inéan,

Klasket em boé er peah get en dispeahérion,

• Enep dein é sañeint diavéz d'er rézon.

Ne vé peah na diskuih nameit en Eutru Doué ;
Ean é er Garanté, Ean é er Leüiné.

BLEU-BENAL

Pour un travail préparé actuellement par le Dr Dujardin à l'intention de l'Abbaye de Landevennec, nous serions très reconnaissants à ceux des lecteurs de Breiz-Santél qui le pourraient de bien vouloir nous envoyer des textes (avec musique si possible) de cantiques locaux à la Sainte-Vierge, ou du moins de nous indiquer où il serait possible de les recueillir. A tous, merci.

On vient de célébrer à Pluneret (Morbihan) le 4^e centenaire de la Chapelle Sainte-Avoye. Les habitants de toute la région n'auraient pas connu cette joie, et les ruines de la chapelle seraient envahies par les ronces depuis de longues années, si en 1911 un petit groupe (dirigé par M. Roger Grand) n'avait sauvé in extremis l'édifice qui s'ouvrait en deux. Breiz-Santél publiera prochainement le récit de cette restauration dont l'exemple peut servir en tant d'endroits.
